



# Mortelles illusions

Rony Brauman

Tribune publiée dans Libération le 14 septembre 1996

Document en provenance du site internet de Médecins Sans Frontières

<http://www.msf.fr>

Tous droits de reproduction et/ou de diffusion, totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays, sauf autorisation préalable et écrite de l'auteur et/ou de Médecins Sans Frontières et/ou de la publication d'origine. Toute mise en réseau, même partielle, interdite.

## **Mortelles illusions**

Selon un sondage CSA de novembre 1995, 68% des Français font confiance aux organisations humanitaires, avant l'OTAN, l'Union européenne et leur propre gouvernement, pour prévenir les conflits sur le continent européen. Quoi que l'on pense du caractère manipulateur des enquêtes d'opinion, un tel résultat en dit long sur la confusion politique et l'imposture morale qu'a représenté le traitement humanitaire de la guerre en Bosnie. Il révèle l'efficacité - qu'on espère réversible - de la forme la plus achevée de l'indifférence ou du renoncement: le cynisme humanitaire, ou la politique des bons sentiments qui, précisément, nous dispense de sentiments en leur substituant de fugitives émotions rapidement enfouies sous un flot d'images apaisantes.

Dès le voyage de Mitterrand à Sarajevo, le 28 juin 1992, le ton était donné, et avec panache. Un pont aérien permettrait de sauver la population de la capitale bosniaque, le blocus serbe ne resterait pas sans réponse. Mais le concert de louanges provoqué par ce coup d'éclat recouvrit opportunément la question que posait Zlatko Dizdarevic, rédacteur en chef du quotidien indépendant *Oslobodjenje* : à quoi bon, demandait-il, transporter à prix d'or ces sacs de farine et ces boîtes de thon, tandis que pourrissent les récoltes tout autour de la ville " à cause de quelques centaines de types barbus postés derrière des barricades " ? La réponse était simple. En bonne logique humanitaire, agresseurs et agressés étaient rejetés dos à dos, la balance était tenue égale entre les " parties au conflit. " Ce jour-là fut enterré le rêve d'une Bosnie pluraliste, métissée, que symbolisait Sarajevo. Le signal était donné du repli des États sur le terrain de la charité-spectacle. Quelques mois seulement après le massacre de la population de Vukovar par les troupes de Belgrade et les milices serbo-bosniaques, la voie était ouverte, qui allait permettre de transformer Milosevic, le fauteur de guerre, en tuteur des futurs accords de paix. Le tour de force résidait dans le fait que cet assentiment donné à la politique de Belgrade et aux milices serbes prenait l'apparence d'une ferme détermination à s'y opposer.

C'est pourquoi il fallut de longs mois avant que ne se produise une étrange mutation au sein des organisations humanitaires. Tandis que les politiques s'installaient dans leur nouveau rôle de convoyeurs de biscuits et de couvertures, les humanitaires commencèrent à dénoncer la démission politique de l'Europe. Sans renoncer à leur mission première - alléger les

souffrances, sauver ceux qui pouvaient être sauvés - les associations humanitaires, comprenant qu'elles devenaient les auxiliaires de cette stratégie du mensonge, tentaient de faire entendre leur voix, de faire valoir leurs principes. Cela ne se fit pas sans dérapages ni démagogie, parfois : l'affairement humanitaire des États eut son équivalent dans un certain " affairisme " humanitaire privé, car la Bosnie n'était pas seulement le lieu où réapparaissait un fascisme conquérant, mais aussi un marché juteux. L'argent de la Communauté européenne y coulait à flot et, pour d'éphémères gloires médiatiques, on a vu là aussi l'action se dégrader en activisme et l'éthique humanitaire se transformer en esthétique de la performance.

Pour la première fois cependant, les humanitaires ont rejoint des intellectuels dans une protestation commune et durable qui a fourni un cadre de réflexion aux premiers, et une assise de terrain aux derniers. Sans doute cette jonction n'a-t-elle pas été étrangère au durcissement, réel mais bien tardif, des positions française et européennes face à cette guerre. Elle n'a pas évité, mais on ne pouvait lui en demander tant, que la partition ethnique de la Bosnie finisse par l'emporter. Elle n'empêchera pas non plus, bien évidemment, que la logique des ultras de tous bords ne s'impose comme à Mostar, à la faveur d'élections qui ne sont qu'un simulacre de la démocratie.

Reste une leçon, que les Casques bleus de Srebrenica et les milices d'éradicateurs du général Mladic ont apportée à Srebrenica, cette " zone de sécurité " qui fut transformée en charnier : celle de la mortelle illusion que représente l'envoi de Casques bleus en armes, solennellement chargés par la " Communauté internationale " de veiller à la sécurité des personnes. Combien, parmi ceux qui ont péri à Srebrenica, se seraient sauvés à temps, s'ils n'avaient accordé quelque foi aux promesses de la FORPRONU. Que l'impunité pour les criminels de guerre ne soit plus la règle absolue depuis la mise en place du tribunal international de La Haye, voilà qui est un progrès, même timide. Mais qui va répondre de l'abandon délibéré, programmé, de milliers de Bosniaques par cette FORPRONU qui les a désarmés en leur promettant de les protéger ? " Nous ne vous abandonnerons pas, disaient-ils ".

**Rony Brauman**

**Septembre 1996**